

Études littéraires africaines

N'GORAN (DAVID K.), *LES ILLUSIONS DE L'AFRICANITÉ. UNE ANALYSE SOCIO-DISCURSIVE DU CHAMP LITTÉRAIRE*. PARIS : PUBLIBOOK, COLL. LETTRES ET LANGUES/LETTRES MODERNES, 2012, 176 P. – ISBN 978-2-7483-8695-0



Pierre Halen

Number 33, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018702ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018702ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2012). Review of [N'GORAN (DAVID K.), *LES ILLUSIONS DE L'AFRICANITÉ. UNE ANALYSE SOCIO-DISCURSIVE DU CHAMP LITTÉRAIRE*. PARIS : PUBLIBOOK, COLL. LETTRES ET LANGUES/LETTRES MODERNES, 2012, 176 P. – ISBN 978-2-7483-8695-0]. *Études littéraires africaines*, (33), 130–133. <https://doi.org/10.7202/1018702ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

de « devenir » blanc, mais plutôt de concurrence entre différentes significations de la blancheur. Enfin, l'auteur défend à très juste titre l'idée que le concept de race tel qu'il est actuellement abordé fonctionne selon une logique de pureté (*the politics of purity*) qui doit être questionnée. Les catégories raciales exigent, en tant que catégories définies, des limites et frontières claires, et tendent donc vers un idéal pur, logique qu'il s'agit de remettre en question, qu'elle soit utilisée pour exclure des groupes ou pour plaider en faveur de l'abandon du concept. Monahan argumente donc *contre* l'abandon du concept de race (donc contre l'« *eliminativism* » ou le « nouveau mouvement abolitionniste »), plaidant pour une compréhension plus dynamique du concept de race.

On regrettera que l'ouvrage ne propose pas d'étude de cas précise, l'analyse de la Barbade étant un panorama rapide. On pourra aussi signaler l'absence de références à des auteurs travaillant sur l'anti-racisme et le manque de contextualisation du mouvement anti-raciste dans la critique proposée. La solution du sujet « créolisant » proposée par l'auteur et sa célébration de la capacité d'action (*agency*) des personnes « racisées » restent excessivement optimistes et ne mobilisent pas l'important travail de théorisation de la créolisation réalisé par de nombreux chercheurs. Enfin, l'ouvrage est foncièrement orienté, dans ses références, son public et son cadre d'analyse, vers les États-Unis.

Bien que l'ouvrage de Michael Monahan ne se concentre pas sur les littératures ou le contexte africain, il n'en reste pas moins un ouvrage intéressant pour les études littéraires africaines, étant donné la grande qualité de sa critique des recherches qui abordent les questions de racisme, d'anti-racisme et de blancheur.

■ Marilyne BRUN

N'GORAN (DAVID K.), *LES ILLUSIONS DE L'AFRICANITÉ. UNE ANALYSE SOCIO-DISCURSIVE DU CHAMP LITTÉRAIRE*. PARIS : PUBLIBOOK, COLL. LETTRES ET LANGUES/LETTRES MODERNES, 2012, 176 P. – ISBN 978-2-7483-8695-0.

David Koffi N'Goran est un jeune chercheur dont on attend beaucoup. Après avoir soutenu sa thèse à l'Université de Cergy-Pontoise sous la direction de B. Mouralis, ce qui est déjà une référence, il est aujourd'hui enseignant-chercheur à Abidjan. Il avait déjà publié un ouvrage dont les *ELA* (n°29) avaient rendu compte : *Le Champ littéraire africain* (Paris : L'Harmattan, 2009, 289 p.). Sa perspective de base est donc celle des travaux de Bourdieu et, nous dit sa

notice sur le site d'Africultures (www.africultures.com), c'est un « passionné de théories comparatistes, d'analyse du discours, d'histoire des idées et des littératures des pays du Sud ». *A priori*, ces perspectives ambitieuses n'offrent rien que de très complémentaire, et pourtant, on peut se demander jusqu'à quel point la philosophie (nécessairement en jeu dans l'histoire des idées) est soluble dans la sociologie, ou le contraire ; on songe aux travaux publiés par Buata Malela, chercheur de la même génération, parti de la même base (théorie du champ littéraire) et lui aussi attiré par les sirènes de l'abstraction, qui a suivi un parcours parallèle.

Le titre du présent ouvrage : *Les Illusions de l'africanité*, devait être au départ : *Illusio identitaire et stratégie du discours dans le champ littéraire africain*, formulation plus explicitement bourdivine ; ce libellé, quoi qu'il en soit, se ressent de celui de Bernard Mouralis : *L'Illusion de l'altérité* (Paris : Champion, 2007, 784 p.) auquel les *ELA* ont également consacré une recension (n°26). Le livre est édité par Publibook, ce qui bien sûr n'offre aucune garantie, et le fait est, malheureusement, qu'il n'a de toute évidence pas été corrigé par un relecteur attentif : les problèmes de langue, et même seulement de clarté, sont nombreux et, quant à la rigueur des notes bibliographiques, disons que ce n'est pas un modèle à proposer aux jeunes chercheurs. « En guise de corpus », selon la curieuse formule qu'on peut lire en bibliographie, l'étude prend en compte la *Poésie* de Césaire, l'*Œuvre poétique* de Senghor, deux ouvrages de Frédéric Pacéré Titinga et *Fer de lance* de Bernard Zadi Zaourou. Le fait est qu'il n'y a pas ici véritablement un traitement de corpus, plutôt quatre œuvres auxquelles il arrive au propos de se référer plus particulièrement. À noter toutefois que l'ouvrage se termine par la transcription d'entretiens menés par l'auteur avec les deux derniers écrivains, entretiens dont le principal intérêt (car ils ne sont malheureusement pas analysés en tant que discours dans le corps de l'ouvrage) est de montrer la résistance des interrogés à répondre aux questions de D.K. N'Goran, voire l'impossibilité, pour eux, de s'énoncer eux-mêmes dans les termes qui leur sont proposés. Et de fait, il ne fallait pas attendre davantage, du point de vue méthodologique, d'interviews avec des auteurs vivants, c'est-à-dire encore préoccupés par leur propre parcours, alors que le chercheur n'a pas non plus beaucoup de liberté, lui non plus, pour traduire ce parcours en termes de stratégie, de posture et d'« illusion ».

Le projet du livre était séduisant : déconstruire la question de l'africanité comme « sens commun épistémique », « relativement aux expériences stratégiques auxquelles sont astreints les agents du

champ littéraire » (C4). Après une première partie qui met en place concepts et outils, autant de rappels didactiques de la théorie des champs littéraires et d'une (trop) vaste histoire intellectuelle, ces « intentions iconoclastes » (*id.*) débouchent sur différentes approches de *topoi*, effectivement bien connus : la question de la langue, celle de la nation, celle du « peuple », la thématique de l'enracinement et la recherche implicite d'une pureté imaginaire constituent les « invariants textuels de l'ipséité » traités dans la deuxième partie. Dans la troisième, le propos s'embarque vers des destinations plus incertaines, s'efforçant de remettre en perspective également ce qu'il en est de la « situation postcoloniale » en évoquant la thématique de l'interstice et du rhizome. À la fin de chacune de ces deux dernières parties, le propos effleure une dimension religieuse, ouvrant une perspective originale qui, si elle n'est pas approfondie ici, mériterait tout de même qu'on y revienne un jour, peut-être par d'autres biais.

David K. N'Goran a de toute évidence beaucoup lu, et ses citations sont judicieuses (Beniamino, Mouralis, Maingueneau, notamment). Il a souvent des formules limpides ; ainsi : « cette littérature ne semble orale et traditionnelle que parce qu'elle s'inscrit dans un travail discursif qui place l'altérité au centre du jeu littéraire et de ses enjeux » (p. 51). C'est loin d'être toujours le cas, malheureusement : aucun relecteur (il n'y a pas de remerciements) ne lui a signalé qu'il utilise, par exemple (p. 52), « affluence » au lieu d'« influence », ce qui complique assurément la compréhension, — pour ne pas citer un autre *lapsus calami*, assez drôle, sur la même page —, ou les écrivains « Wallois [*sic*] » pour « wallons » (p. 72), « N'gal » pour « Ngal » (p. 82), « Temples » pour « Tempels » (p. 104, 123), etc. Il s'enferme trop souvent dans des généralités abstraites (p. 54-57, par exemple), auxquelles on aurait préféré des analyses soit de parcours concrets, historiquement balisés dans le détail, soit de discours, avec des outils linguistiques appropriés. Le plus regrettable, à mon sens, est l'oubli, trop souvent, de la perspective sociologique du champ et des stratégies ; ainsi, lorsqu'il est question de la nation, le brassage des idées et la hâte d'aboutir à une belle conclusion généralisante (p. 83) finissent par étouffer ce qui aurait dû n'être vu d'abord qu'en termes d'utilisation d'idéologèmes dans des parcours individuels ou collectifs ; si bien que ce que l'auteur qualifie de « micro-nationalisme » (par différence avec le « nationalisme » panafricain) n'est pas vu au sein d'arguments tactiques en fonction de champs d'extension variable (par exemple la

nation, justement), mais discuté en tant qu'idée et assez rapidement discrédité comme tel.

Si le propos me paraît trop embrasser (Nietzsche, Weber, etc., pour ne pas parler d'auteurs qui sont des autorités à la mode, certes, mais peu à même d'éclairer, c'est le moins qu'on puisse dire, une analyse rigoureuse en termes de champ littéraire : Derrida, Glissant, Mbembe, Bhabha...), il n'étirent son double objet (le champ, le discours) que de façon encore floue, et il est significatif que les travaux de Meizoz, par exemple, ne soient pas mentionnés. Quoi qu'il en soit, des pistes sont certainement ouvertes ici, qu'il faut mettre en exergue. Ainsi de cette proposition de périodisation de la structure du champ (laissons de côté la question de savoir s'il y a un et lequel) qu'on trouve aux p. 124 *sq.*, ou de la question récurrente de l'autonomisation et de la « paratopie », bien située dans cette périodisation. Ce sont là des pages non négligeables, et autant d'apports, assurément, dont on tiendra compte utilement dans l'analyse des littératures africaines en termes de champ ; l'essentiel, à savoir l'essai de prendre ses distances par rapport au « sens commun épistémique » est lui aussi à saluer particulièrement.

■ Pierre HALEN

NKUNZIMANA (OBED), ROCHMANN (MARIE-CHRISTINE) ET NAUDILON (FRANÇOISE), DIR., *L'AFRIQUE NOIRE DANS LES IMAGINAIRES ANTILLAIS*. PARIS : KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2011, 252 P. – ISBN 978-2-8111-0541-9.

Cet ouvrage est un recueil de dix contributions d'universitaires issus d'horizons variés (Québec, Canada anglophone, États-Unis, France), qui s'intéressent tous à l'Afrique et aux Antilles, mais surtout aux relations ambigües, et fortement problématiques, qui existent entre la terre mère (Afrique noire) et la diaspora antillaise. Le volume se veut une contribution au large débat comparatiste sur la représentation de l'Afrique et des Africains qui fut lancé au début du XX^e siècle, et porte particulièrement sur les rapports entre les Antilles et l'Afrique noire. En effet, comment analyser le regard que les Antillais portent sur l'Afrique sans tomber dans un binarisme discursif propre au discours de la représentation, discours qui implique une recherche constante d'antinomies et donc d'images et de contre-images entre l'objet représenté et celui qui le représente (p. 13) ? D'autre part, comment s'émanciper de son aspect politique, qui autorise l'élaboration d'un savoir et donc d'un discours de pouvoir sur l'objet représenté (p. 14) ? Cherchant à éviter ce double